



HAL
open science

“ Les études germaniques françaises et le genre : un bilan d'étape ”

Anne-Laure Briatte, Hélène Camarade, Valérie Dubslaff, Sibylle Goepper

► To cite this version:

Anne-Laure Briatte, Hélène Camarade, Valérie Dubslaff, Sibylle Goepper. “ Les études germaniques françaises et le genre : un bilan d'étape ”. *Allemagne d'aujourd'hui : revue française d'information sur l'Allemagne*, 2021, N° 237 (n° 237), p. 3-15. 10.3917/all.237.0003 . hal-04497738

HAL Id: hal-04497738

<https://hal.science/hal-04497738>

Submitted on 30 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les études germaniques françaises et le genre : un bilan d'étape

Anne-Laure Briatte, Hélène Camarade, Valérie Dubslaff, Sibylle Goepper

Dans *Allemagne d'aujourd'hui* 2021/3 (N° 237), pages 3 à 15

Le « genre » jouit sans conteste d'un statut ambivalent en France. Les études qui lui sont consacrées n'ont sans doute jamais été aussi solidement ancrées dans le paysage universitaire qu'elles le sont aujourd'hui : elles suscitent des vocations et génèrent pléthore de mémoires de master, de thèses, d'habilitation à diriger des recherches ; on peut donc affirmer sans exagérer que le genre a trouvé sa place dans le monde de la recherche, en sciences humaines et sociales notamment, où il est présent et utilisé, de manière plus ou moins affirmée, dans toutes les disciplines. Son degré d'institutionnalisation académique est inédit, du moins dans le Nord globalisé. Cependant, à mesure que croît sa visibilité, les tensions augmentent ; les résistances virent parfois même à des luttes sans merci. Aussi les études sur le genre n'ont-elles jamais été autant fragilisées par des remises en cause ciblées, dans le champ universitaire mais aussi politique, où elles essuient sans discontinuer les critiques et attaques les plus acerbes.

Genre et controverses

Certains détracteurs perçoivent le genre et les questionnements qu'il suscite sur les rapports sociaux entre les sexes, les identités sexuées ou la sexualité, comme un danger civilisationnel voire comme une menace existentielle qui bouleverserait les mœurs, perturberait les modes de vie tout en détruisant les traditions et la culture dominante (*Leitkultur*). Le genre est effectivement accusé de tous les maux : de prôner l'indifférenciation sexuelle, d'inciter à l'homosexualité, de favoriser le relativisme culturel, de causer la perte des repères et des valeurs, d'être en somme, le cheval de Troie qui accélérera inéluctablement le déclin du monde occidental. Véritable écran de projection, il suscite de nombreux fantasmes et ne laisse personne indifférent.

Nous avons assisté ces dernières années à des débats houleux sur les prétendues « visées secrètes » de celles et ceux qui utilisent le genre ou ses corollaires dans leurs travaux de recherche. L'intersectionnalité par exemple, que l'on associe souvent à la lutte féministe et antiraciste, a pu, ces derniers mois, être décrite, en France, dans les médias et les réseaux sociaux, comme une arme idéologique venue des États-Unis et brandie par des « minorités » dans le seul but d'imposer une politique identitaire. Sous le vernis scientifique, elle camouflerait, en fait, une pratique militante et devrait par conséquent être combattue dans le champ politique. C'est en substance le message qu'a voulu faire passer le Président Emmanuel Macron lui-même [1], avant que ses ministres ne se lancent dans un débat sans fondement sur la « gangrène » de l'« islamo-gauchisme » dans les universités françaises [2].

Dans d'autres pays aussi les luttes idéologiques font rage. Au Danemark, des conservateurs ont mis en garde leurs concitoyens contre « le militantisme excessif » dans la recherche universitaire, contribuant de la sorte à l'hystérisation du débat et à la remise en cause des libertés académiques [3]. En Allemagne, les controverses se cristallisent plutôt autour de l'écriture inclusive (*gendergerechte Sprache*) qui, au fil des controverses, semble être devenue un véritable marqueur politique : afficher son adhésion ou son opposition au « *Gender-Sternchen* » permet d'affirmer son appartenance à des idéaux, des valeurs spécifiques. La lutte anti-genre

peut ainsi aussi servir de faire-valoir conservateur comme le montre l'exemple de Friedrich Merz, le candidat malheureux à la présidence du parti chrétien-démocrate, qui en a fait son cheval de bataille. S'érigeant en défenseur du purisme linguistique, il préconise, comme certains politiques français, d'interdire l'usage de l'écriture inclusive dans les institutions publiques [4].

Mais certains gouvernants vont plus loin. En Hongrie par exemple, le gouvernement autoritaire de Viktor Orbán, chantre de la démocratie illibérale, a annoncé, à l'été 2018, qu'il retirait l'accréditation publique à tous les cursus universitaires dédiés aux études sur le genre [5]. L'université d'Europe centrale de Budapest qui dispensait ce type d'enseignement s'est vue obligée de relocaliser une grande partie de son institution à Vienne [6]. En Europe, où risquent de s'installer un discours d'anathémisation et une politique de l'entrave, la menace du *rollback* est palpable, comme l'a montré le colloque organisé en juin 2018 à Bruxelles sur « Perilous knowledge : Gender & Sexuality at risk in Europe » [7], durant lequel ont été recensés les risques encourus par les chercheuses et chercheurs qui travaillent dans ce domaine et dont un certain nombre dit subir des injures, des intimidations, parfois même des menaces.

Partout, on avance les mêmes arguments contre le genre : on lui intente un procès en illégitimité, on lui reproche sa non-objectivité, sa non-scientificité, son dogmatisme alors que d'un point de vue heuristique, il offre – et le présent dossier en est la preuve probante – une multitude de perspectives de recherche. En ce qu'il interroge les rapports sociaux entre les sexes dans toutes leurs déclinaisons possibles, le genre permet d'analyser les identités, les pratiques, les normes et les représentations qui définissent les relations interpersonnelles et façonnent l'imaginaire, les sociétés et leur histoire. Que ce soit sous le label des études féminines, des études féministes et *queer* ou des études sur les masculinités et sur le genre, cette recherche n'a cessé, depuis près d'un demi-siècle, d'élargir le champ de la connaissance. Nombreuses sont d'ailleurs les universitaires qui tentent de mettre en lumière les singularités de cette épistémologie, de démontrer le bien-fondé des concepts, des approches et des méthodes qui s'y réfèrent ; elles le font en général sous la forme de témoignages, souvent très personnels, sur leur propre parcours intellectuel et académique, à l'instar de la sociologue Rose-Marie Lagrave [8], des historiennes Françoise Thébaud [9], Christine Bard [10] ou Karin Hausen [11], ou encore de la germaniste Marie-Claire Hock-Demarle [12].

Ce dossier s'inscrit dans la même démarche (auto)réflexive, mais il l'ouvre au collectif en questionnant l'usage du genre à l'échelle d'une discipline, la germanistique française. Des initiatives similaires ont vu le jour ailleurs. L'association « Mnémosyne – Association pour le développement de l'histoire des femmes et du genre » a par exemple publié en 2020 un bilan d'étape sur l'histoire des femmes et du genre dans la revue *Genre & Histoire* [13]. Dès 2008, des sociologues, anthropologues, historiens et philosophes se sont interrogés sur le genre en tant que modalité des relations sociales dans *Ce que le genre fait aux personnes* [14], tandis qu'en 2013, des juristes se sont penchés dans *Ce que le genre fait au droit* [15] sur les implications d'un positionnement féministe à l'intérieur de leur champ. C'est en suivant le sillage de cette introspection disciplinaire que notre dossier explore « ce que le genre fait aux études germaniques ».

Genèse du dossier

Son origine remonte à l'organisation, par Hélène Camarade, d'un séminaire de recherche mutualisé entre le master Genre et le master d'études germaniques à l'Université Bordeaux Montaigne au cours de l'année universitaire 2019-2020. Il est toujours pertinent de souligner combien l'enseignement vient nourrir la recherche ; c'est également le constat fait par Marie-Claire Hock-Demarle et Anne-Marie Saint-Gille qui, dans les pages suivantes, évoquent les

« interactions entre enseignement et recherche » particulièrement fructueuses dans les études de genre [16]. On mesure aussi combien l'existence des masters Genre contribue à enrichir et structurer une discipline qui ne correspond à aucune section du CNU et dont l'interdisciplinarité est tout à la fois une force, permettant par exemple des mutualisations avec un autre master, et parfois une faiblesse, notamment pour sa visibilité et son émergence dans le champ scientifique français. L'enjeu du séminaire de master était de faire dialoguer les deux disciplines – les études de genre et les études germaniques – pour croiser les méthodes et les objets dans une démarche interdisciplinaire à plus d'un titre, puisque les études germaniques étaient représentées par bon nombre de ses sous-disciplines [17]. Les interventions à destination d'étudiant·es de master consistaient alors principalement à présenter des études de cas.

L'enthousiasme des intervenant·es et leur volonté d'échanger plus longuement ont conduit à l'idée de constituer un réseau informel de germanistes travaillant sur le genre et/ou avec les outils du genre. Le projet de rassembler les interventions dans un dossier thématique et de l'élargir à d'autres collègues s'est assez vite imposé. À cet effet, l'équipe éditoriale, issue du séminaire de recherche, a organisé une journée d'études qui s'est déroulée le 1^{er} juillet 2020 en visio-conférence [18]. Lors de cette rencontre, certain·es chercheur·ses ont donné à leur intervention une dimension autoréflexive en retraçant leur parcours individuel de recherche ou en proposant une perspective historique ou encore des réflexions conceptuelles et méthodologiques, ce qui a contribué à donner de l'épaisseur à la réflexion collective sur notre discipline et ses liens multiples avec la catégorie de genre.

Ce dossier thématique ne constitue qu'un bilan d'étape : il ne prétend pas faire un état des lieux exhaustif des interactions entre genre et études germaniques. L'histoire des idées et les arts visuels n'y sont par exemple pas représentés. De nombreuses initiatives, collectives et individuelles, l'ont du reste précédé et plusieurs collègues germanistes ayant travaillé ou travaillant actuellement sur le genre n'y ont pas participé, pour diverses raisons. À plus long terme, l'enjeu est d'élargir ce réseau informel à d'autres germanistes, aux doctorant·es et mastérisant·es, et de veiller au dialogue avec les collègues d'autres disciplines travaillant sur le genre ou avec ses outils dans l'espace germanique.

Féminisation de la discipline

Au centre de la préparation du présent dossier, et de la réflexion sur la discipline, se trouvait nécessairement la question de la place et des possibilités de carrière des femmes au sein des études germaniques [19]. À ce propos, force est de constater qu'on observe depuis quelques décennies une féminisation croissante des universités. Alors que la part des enseignantes-chercheuses était de 25 % en 1990, elle s'élève désormais à 40 % des 48 000 enseignant·es-chercheur·ses en France (2020). Les femmes sont plus nombreuses dans le corps des maître·sses de conférences (45 %) que dans celui des professeur·es des universités (28 %) – on pense bien sûr au fameux plafond de verre – et elles le sont davantage en lettres, en sciences humaines et sociales, en droit, en économie et en gestion qu'en sciences et techniques [20], ce qui correspond là aussi à l'idée que l'on se fait traditionnellement des secteurs « féminins » et « masculins ».

Le constat est le même pour les études germaniques où l'on compte globalement beaucoup plus de maîtresses de conférences (MCF) que de professeures (PU). Les recrutements de ces dernières années attestent néanmoins une tendance générale à la féminisation. Mais, tandis que les recrutements de PU restent assez fluctuants en termes de genre [22], la courbe est très nette pour le recrutement des MCF : depuis les années 2000, les femmes sont toujours majoritaires dans les qualifications aux fonctions de MCF [23] et elles le sont également, la plupart du temps, dans les recrutements [24]. En revanche, l'accès au corps des PU a été tardif et il semble,

aujourd'hui encore, moins souvent aller de soi pour les femmes que pour les hommes, bien qu'il soit apparemment en progression. Geneviève Bianquis est ainsi la première femme à avoir été élue, en 1936, sur une chaire en études germaniques en France, mais son parcours remarquable – au demeurant plus long que celui de ses collègues hommes – reste tout à fait exceptionnel [25]. Si nos informations, collectées de façon empirique, sont exactes [26], il faut en effet attendre la toute fin des années 1970 et le début des années 1980 pour que d'autres universitaires femmes accèdent à des chaires de professeures. On peut d'ailleurs noter que les deux premières femmes élues après-guerre, Blanche-Noëlle Grunig en 1978 [27], puis Gertrud Gréciano en 1984 [28], sont toutes deux linguistes. C'est donc la linguistique qui, la première, a ouvert ses portes aux femmes professeures. Vient ensuite Rita Thalmann, élue en 1985, en histoire et civilisation [29]. On observe à partir de 1989 une lente progression du recrutement féminin qui se poursuit tout au long des années 1990 et 2000, avec en général un seul recrutement de professeure par an. On relève cependant des « crus » qui se distinguent par l'accession de plusieurs femmes à des chaires, notamment lors des campagnes de 1989, 1995, 2006, 2012 et 2013, campagnes durant lesquelles trois voire quatre femmes habilitées ont été recrutées sur des postes de professeur·es des universités.

Dans les organes représentatifs, les concours et commissions diverses qui animent la vie de la discipline, le tableau est plus contrasté. Il a par exemple fallu attendre 2019 pour qu'une femme prenne la présidence de l'agrégation [30] – chose jusque-là inédite. Le CNU, qui respecte la règle de la parité, est actuellement dirigé par une professeure [31], après avoir longuement été présidé par des hommes. L'AGES aussi tend à respecter l'équilibre du genre dans ses bureaux : la première femme, Anne-Marie Bouisson, y a fait son entrée en 1970, en tant que trésorière adjointe – Rita Thalmann en a été la première présidente entre 1988 et 1991 ; depuis 2000, cinq bureaux sur sept ont été présidés par des femmes [32]. Si certaines barrières subsistent en termes de carrière – et l'on pense à nouveau au plafond de verre –, la germanistique est donc, à tout point de vue, une discipline féminisée. Or souvent, par le passé, c'est la féminisation des structures qui a conduit à l'entrée des études féminines dans le champ scientifique. Et les études germaniques françaises ne semblent pas avoir échappé à cette règle.

Le renouveau par le genre : étapes d'un long processus

Du point de vue épistémologique et méthodologique, on peut retracer dans ses grandes lignes l'entrée des études sur les femmes, puis de celles du genre et des masculinités dans les études germaniques à partir d'événements que nous considérons comme autant de marqueurs de cette évolution. Mis à part les travaux de pionnières qui, par définition, constituaient des cas isolés, les études sur les femmes et le genre ne se sont, en recherche comme dans l'enseignement, guère établies dans la germanistique française avant la première décennie du XXI^e siècle, alors que ces champs d'investigation se développaient déjà dans d'autres disciplines des sciences sociales et humaines [33]. Toutes ont cependant en commun que le découpage du système universitaire français en 87 sections CNU disciplinaires, qui ne permet d'inscrire le genre que comme une compétence supplémentaire, intégrée à la discipline, n'a guère favorisé la reconnaissance par l'institution. Malgré cela, et en partie grâce à l'intérêt et à la demande des étudiant·es, celui-ci a connu un succès croissant et s'est peu à peu imposé.

Dans le domaine des langues, les études de genre ont connu un succès précoce au sein des études anglophones, notamment en littérature, succès qui s'explique sans conteste par la rencontre directe avec les grandes figures du féminisme (Andrea Dworkin et Gayle Rubin), puis par celle des études de genre avec la théorie *queer* (Judith Butler, Teresa de Lauretis ou Eve Kosofski Sedgwick). Ce contact étroit était d'autant plus aisé qu'il ne fallait pas attendre la traduction des ouvrages de référence et que les départements comptaient des collègues

anglophones très au fait, par exemple, de la *French Theory* [34] largement implantée aux États-Unis qu'ils réimportaient en quelque sorte dans l'Hexagone. On observe ainsi une chronologie qui est la même que celle des pays anglophones avec des publications sur l'histoire des femmes dès les années 1970, puis sur le genre dans les années 1980 [35]. Sur les notions connexes, telles que l'intersectionnalité, les anglicistes et américanistes sont également à la pointe [36]. Pourtant, malgré cet indéniable dynamisme, on a pu observer dans ce champ aussi une certaine réserve, voire un mépris poli, en particulier de la part des tenants du structuralisme et de la Théorie critique. De même, des freins se sont fait sentir, par exemple en termes de carrière, au sein d'une discipline restant, à l'instar des autres langues, bâtie sur les connaissances aréales. Aujourd'hui encore, l'empreinte générationnelle demeure forte. Il semblerait toutefois que les études anglophones conservent leur « avance » en s'intéressant intensément aux thématiques LGBTQIA+ depuis plusieurs années et en s'orientant toujours davantage vers l'étude des sexualités.

En études germaniques, de premiers jalons posés dès les années 1970 ont permis l'entrée des études féministes et des rapports sociaux de sexe dans la discipline, au bénéfice de la création d'universités ou de centres universitaires ouverts à de nouveaux thèmes de recherche, mais aussi à des échanges entre chercheur·ses de disciplines connexes (par exemple la littérature, l'histoire, les sciences sociales) et de pays voisins (l'Allemagne et l'Autriche notamment). En France, le colloque intitulé « Femmes, féminisme et recherche », organisé en décembre 1982 à Toulouse par le CNRS, est communément considéré comme ayant posé la première pierre du processus d'institutionnalisation d'un champ de recherche interdisciplinaire issu du mouvement de libération des femmes [37]. On note la présence à ce colloque de 748 femmes sur 750 participant·es. Signe que l'intérêt de la recherche pour ces questions est tout sauf marginal, les actes du colloque (publiés en 1984) comptent plus de mille pages [38].

Des postes en études féministes sont créés d'abord en histoire, en sociologie et en droit, dans des universités jeunes (Paris VII) ou situées loin de la capitale (Rennes, Toulouse, Lyon) ; suivent des enseignements qui voient le jour dans diverses universités, des groupes de recherche [39], des collections au sein de Presses universitaires [40] et des revues scientifiques portant sur les études féministes et de genre. On peut citer, parmi ces dernières, les *Nouvelles Questions féministes* [41], les *Cahiers du Cedref* [42], revues pluridisciplinaires, la revue *Sexe et race. Discours et formes d'exclusion au XIX^e et XX^e siècles*, publiée de 1985 à 1999 par le Centre d'études et de recherches interculturelles européennes de l'Université Paris VII, ainsi que *CLIO. Histoire, Femmes et Sociétés* (aujourd'hui *CLIO, Femmes, Genre, Histoire*), créée en 1994 après la disparition de la revue *Pénélope, pour l'histoire des femmes* presque dix ans auparavant, pour la discipline historique. Selon Florence Rochefort, ces revues sont caractérisées par une faible ouverture vers l'étranger, le peu de liens avec la sphère culturelle et le manque de traductions [43]. Il est de notoriété publique que le concept de « genre », dans le sens de construction sociale des identités sexuées, a longtemps peiné à être accepté en France et s'est diffusé lentement [44] ; aussi le premier congrès d'études sur le genre en France n'a-t-il eu lieu qu'en septembre 2014 à Lyon – « 3 journées, 300 intervenants, 54 ateliers, 12 axes de réflexion, plus de 600 participants... » [45] –, ce qui ne signifie pas que la recherche ait attendu aussi longtemps pour s'emparer de cette catégorie et l'appliquer à ses objets d'étude.

L'entrée de la catégorie et des études de genre dans les études germaniques s'est faite en lien avec l'évolution dans les autres disciplines des sciences humaines et sociales en France, mais aussi dans les pays germanophones, essentiellement l'Allemagne et l'Autriche – souvent avec un décalage temporel par rapport à eux, comme le montrent les articles d'Herta-Luise Ott, Susanne Böhmisch et Cécile Chamayou-Kuhn [46]. Ainsi, les questionnements sur les constructions sociales du masculin et du féminin se sont établis dans les études germaniques en France autour de 2010, comme l'attestent un dossier de recherche de la revue *Trajectoires* intitulé « Masculin – Féminin » dirigé en 2007 par Cécile Chamayou-Kuhn, Patrick Farges et

Perin Emel Yavuz, et le 44^e congrès de l'Association des germanistes de l'enseignement supérieur (AGES) en 2011 sur le « Pouvoir au féminin », qui visait en quelque sorte à rattraper le retard dans la réception française des études de genre germanophones, en élargissant la réflexion à la civilisation, à l'histoire des idées et aux arts [47].

Les études critiques sur les masculinités (ou *masculinity studies*) considèrent la masculinité comme une construction sociale au même titre que la féminité et comme étant elle-même toujours située dans des rapports de pouvoir entre hommes et femmes, mais aussi entre différents groupes d'hommes [48]. Ces études sont encore peu développées dans les études germaniques, mais une journée d'études et un colloque portant sur ces thématiques, organisés en 2011 et 2012, ont permis de défricher le terrain [49]. Les germanistes travaillant sur les masculinités se comptent sur les doigts d'une main et il reste, dans l'ensemble, beaucoup à faire. Les études reposant sur la *Queer Theory*, qui critique la répartition sexuelle entre le masculin et le féminin et les discours normatifs sur la sexualité, nécessairement pensée comme binaire, sont aussi très peu représentées dans notre discipline, mais les travaux de Klaus Wieland et de Guillaume Robin ont posé de premiers jalons. Enfin, les recherches sur les mouvements et acteur·es LGBTQIA+ n'en sont, en études germaniques, qu'à leurs débuts, avec les travaux d'Agathe Bernier-Monod [50] notamment, convergeant avec ceux d'historien·nes et sociologues, comme Sarah Kiani, Sophie Lespiaux ou Régis Schlagdenhauffen, qui travaillent sur ces mouvements en Allemagne ou dans l'aire germanique.

Ce dernier aspect souligne à quel point – faut-il le rappeler – une discipline n'évolue jamais en vase clos, mais toujours en interaction avec les disciplines connexes, avec lesquelles les imbrications, les transferts et les emprunts sont nombreux. Il faudrait encore approfondir la question de la situation et du positionnement des études germaniques par rapport aux disciplines avec lesquelles elles entretiennent les liens les plus forts : la littérature, la littérature comparée, l'histoire, la sociologie, les arts du spectacle, la linguistique et les autres études aréales.

Projets en cours

On trouve de nombreuses illustrations de ces interactions non seulement dans les travaux présentés ou évoqués dans ce dossier, mais aussi dans les projets s'inscrivant dans le champ du genre, qu'ils soient achevés il y a peu, en cours ou à venir. Les évoquer, sans naturellement prétendre à l'exhaustivité, permet de mesurer le dynamisme et la fécondité de cette démarche. On peut tout d'abord mentionner des dossiers thématiques de revue dans le champ des études féminines, comme « Femmes au pouvoir dans l'espace germanophone (XVIII^e-XXI^e siècles) » qui est paru dans la *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [51], « Femmes artistes, femmes créatrices. Être artiste au féminin », qui est à paraître dans les *Cahiers d'études germaniques* [52] ou encore « Femmes dans les parlements : perceptions et appropriations de modes d'action politique (XX^e-XXI^e siècles) » à paraître en 2022 dans la revue *Genre & Histoire* [53]. Sur la thématique des liens entre genre et corps, on peut signaler le dossier « Genre et communautés corporelles en France et en Allemagne » qui paraîtra dans la revue *Corps* [54]. De nombreux ouvrages, collectifs et individuels, ont par ailleurs été récemment édités ou sont en préparation, par exemple pour les études féminines : *Femmes face à l'État (Allemagne, Espagne, France, XIX^e-XX^e siècles)* [55], *Femmes contre le changement ? Engagements féminins entre conservatisme, réaction et extrémisme en Europe (XVIII^e-XXI^e siècles)* [56], ou encore *Femmes de RDA (de 1949 à nos jours)* [57]. Deux thèses ont, de plus, été traduites en allemand : dans le domaine des rapports sociaux de genre et des engagements féminins, un ouvrage sur le mouvement féministe radical dans l'Empire allemand est récemment paru [58], et un autre, consacré aux femmes du NPD depuis les années 1960, paraîtra au cours de l'année [59]. Du côté des masculinités, on peut signaler le volume *Marcher*

au pas et trébucher. Les hommes allemands à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale et du nazisme [60] et l'ouvrage *Le Muscle et l'Esprit* [61] dédié aux masculinités germano-juives dans la post-migration, ou encore, sur les relations entre genre et danse, l'étude sur *Le Tanztheater de Pina Bausch* [62].

Au même moment, de multiples projets sont déposés ou en voie d'achèvement. Le genre y joue un rôle tantôt secondaire, tantôt principal. Ainsi, en 2020, un travail d'habilitation examinait les représentations de la masculinité dans la première littérature moderne [63]. Cette année, les quatre tomes consacrés au *Retour de Dada* ouvriront leurs pages à l'historiographie des femmes du mouvement [64], tandis qu'un projet portant sur le premier mouvement d'émancipation homosexuel de 1897 à 1945 sera présenté à l'ERC [65].

On évoquera pour finir des initiatives interdisciplinaires de recherche sur le genre, impliquant les études germaniques, que ce soit à l'échelle d'associations étudiantes – comme l'association féministe « Les Salopettes » à l'ENS de Lyon – ou de groupes rassemblant des chercheur·ses de différentes disciplines, comme Philomel à Sorbonne Université [67], BIG (Bordeaux Interdisciplinaire Genre) à l'université Bordeaux Montaigne [68], LGC (Langues Genre Cultures) à l'université Lumière Lyon 2 [69] ou encore l'axe « Genre et Europe » de l'UMR SIRICE [70]. On peut également évoquer les séminaires interdisciplinaires, par exemple « Les jeudis du genre » à Aix-Marseille Université [71] ou l'« Actualité du masculin » [72] sur le Campus Condorcet. Toutes ces activités scientifiques témoignent de la fécondité de l'approche du genre et de son implantation dans les études germaniques françaises.

Présentation du dossier

Le présent dossier est structuré en trois grandes parties, chacune organisée autour d'une thématique et d'une méthodologie spécifiques. La première, intitulée « Histoire du genre en études germaniques : apports, résistances et potentialités », rassemble quatre contributions qui offrent une contextualisation et un bilan contrasté sur les interactions entre les deux disciplines. *Marie-Claire Hooch-Demarle et Anne-Marie Saint-Gille* reviennent, dans une perspective historique, sur l'émergence des études féminines, puis du genre au sein des études germaniques et sur la lente féminisation de nos structures d'enseignement et de recherche, mettant en perspective le parcours de certaines pionnières. Elles évoquent également combien l'interdisciplinarité et les échanges internationaux ont favorisé l'entrée du genre dans notre discipline. Les deux contributions suivantes, celles de Patrick Farges et d'Anne-Laure Briatte, abordent deux champs de recherche spécifiques au sein des études de genre, dans leurs évolutions et au regard de leur potentiel heuristique, les masculinités pour le premier, et l'intersectionnalité pour la seconde. *Patrick Farges* démontre à l'exemple des études sur le genre les transferts triangulaires et les réceptions décalées qui se sont opérées entre les États-Unis, l'Allemagne et la France, au bénéfice de lectures et de rencontres, sans oublier les traductions des textes majeurs. Concernant les études du masculin et des masculinités, il note leur faible ancrage dans les études germaniques à ce jour et appelle, après en avoir exposé les fondements théoriques, à se saisir de cette approche pour l'appliquer aux objets de notre discipline. *Anne-Laure Briatte* présente un autre outil conceptuel et méthodologique qui gagnerait à être davantage utilisé pour des recherches en études germaniques : celui de l'intersectionnalité, qui permet de mettre au jour les imbrications des rapports de domination dans une société donnée. Partant de ses travaux sur les féminismes allemands, elle pointe du doigt les limites de la catégorie de genre et invite à adopter la perspective intersectionnelle afin de saisir au plus près les dynamiques en jeu dans les rapports de pouvoir. Enfin, *Nathalie Schnitzer* propose une analyse comparée de manuels scolaires, à partir d'un corpus datant d'avant les années 1970 et d'un corpus contemporain. Elle procède ensuite à une analyse des

grammaires françaises de l'allemand parues au cours des trente dernières années. Elle constate que si la féminisation de la langue ou, plus exactement, la « langue équitable en genre » (*gendergerechte Sprache*) a fait une discrète apparition dans les manuels scolaires, elle reste absente des grammaires. Ainsi ces ouvrages ne reflètent-ils qu'insuffisamment l'évolution de la langue allemande contemporaine, ce qui ouvre des perspectives pour des travaux futurs.

Dans la deuxième partie, intitulée « Quand le genre survient : retours réflexifs sur des parcours de recherche », cinq collègues retracent leur parcours scientifique à l'aune du genre. Herta-Luise Ott, Susanne Böhmisch et Valérie Dubsloff appartiennent à des générations différentes mais toutes trois ont travaillé dès leurs débuts dans le champ des études féminines, avec les théories féministes ou les outils du genre. *Herta-Luise Ott*, formée à Vienne, puis arrivée en France à la fin des années 1980, a, pour ainsi dire, apporté dans ses bagages les outils, théories et méthodologies discutées lors de ses études en Autriche et a accompagné, au cours de sa carrière, l'émergence des études féministes en France, tout en menant un parcours singulier – et volontairement discret en la matière. Quelques années plus tard, c'est un itinéraire en partie comparable qui a mené *Susanne Böhmisch* en France, et de la littérature française vers la littérature allemande, puis vers les arts. À partir de son cheminement scientifique personnel, elle démontre notamment l'impact de normes socio-culturelles – qu'elles soient verbales, iconographiques ou gestuelles – sur les constructions identitaires et la créativité des femmes artistes. Leurs parcours à toutes deux illustrent l'enrichissement que représente le recrutement de collègues étranger/ères dans nos structures d'enseignement et de recherche. *Valérie Dubsloff* montre pour sa part comment le genre a permis de renouveler la recherche historique sur l'extrême droite jusque-là peu sensible à la question des femmes et de leur implication dans le camp nationaliste après 1945. En exposant la démarche et les questionnements qui ont guidé son travail de thèse sur les femmes du parti NPD, elle démontre la pertinence d'approches genrées qui permettent non seulement de questionner l'invisibilité des femmes, dans l'historiographie et les archives, mais aussi d'interroger leur marginalité et leur *agency* dans un milieu politique très masculiniste. Le parcours des deux autres collègues intervenant dans cette partie, Sibylle Goepfer et Hélène Camarade, illustre la façon dont le genre vient enrichir, renouveler ou même remettre en cause des objets, des méthodologies ou des champs de recherche. *Sibylle Goepfer* éclaire les différentes facettes de ce que le genre a signifié pour ses travaux consacrés aux rapports entre écrivains, artistes et pouvoir en RDA. D'abord révélatrice des écarts existant entre réalité et « mythes fondateurs », cette approche l'a conduite par la suite à mettre en lumière certains corpus artistiques peu connus. Elle l'a également amenée à réfléchir aux catégories du féminin et du féminisme pour les sociétés socialistes l'aidant à mieux saisir l'articulation entre position majoritaire et minoritaire, face à l'État, mais aussi au sein même des subcultures étudiées. *Hélène Camarade* s'interroge pour sa part sur l'invisibilité des femmes dans la résistance allemande à Hitler, que ce soit dans les travaux scientifiques ou dans les sources mêmes, et tente, grâce aux outils du genre, de construire une méthodologie de recherche adaptée et de poser un regard critique sur les sources, puis de lancer des perspectives renouvelées de recherche.

Enfin, les quatre collègues intervenant dans la troisième partie, sous le titre « Quand le genre opère : approches, pratiques et débats », développent à l'exemple de leurs objets de recherche, passés ou actuels, les potentialités du genre ou le remettent en question. Déclinées en deux volets, les réflexions de *Cécile Chamayou-Kuhn* montrent comment les outils développés par le genre permettent d'explorer la « mise en texte » du corps au croisement entre études culturelles, études germaniques et *gender studies*. Elle analyse pour ce faire la pièce *Ombre (Eurydice parle)* d'Elfriede Jelinek, lue au prisme des « corps marqués du sceau » de la différence sexuelle. *Stéphanie Chapuis-Després* présente, à son tour, les croisements féconds entre les champs que sont l'histoire moderne, le genre et la civilisation allemande à l'exemple de sa thèse sur la construction historique de l'identité féminine pendant la Première Modernité

(XVI^e-XVII^e siècles). Elle démontre aussi combien le genre offre des perspectives novatrices pour aborder les époques historiques lointaines dans les enseignements de licence LEA. *Anne Salles* étudie pour sa part la politique familiale de l'Allemagne depuis la réunification sous l'angle des inégalités entre les femmes et les hommes. Elle cherche à cerner les facteurs expliquant la persistance de ces inégalités, en dépit de réformes profondes et pourtant bien acceptées qui ont été menées depuis les années 2000. Enfin, *Jean-Marc Bobillon* termine sur une tonalité différente des autres contributions puisqu'il présente les débats clivés autour de l'écriture inclusive en reprenant à son compte les critiques qui soulignent ses prétendues limites et dérives, et plaide en faveur du masculin générique dans les langues allemande et française. Ce positionnement, qui illustre les résistances actuelles et les débats parfois passionnés que le genre suscite dans la société et la recherche, nous a paru faire partie intégrante d'un tableau contemporain, saisi sur le vif, de ce que le genre fait aujourd'hui aux études germaniques et aux germanistes.

Le dossier se clôt sur la table ronde que l'AGES a consacré le 9 avril 2021 à la germaniste et universitaire Geneviève Bianquis (1886-1972), première femme professeure titulaire d'une chaire d'université en études germaniques en 1936. Son parcours académique, exceptionnel pour une femme à cette époque, sans pour autant être dénué d'embûches, pose en filigrane la question du rapport spécifique aux « pères fondateurs » de la discipline ainsi qu'aux auteurs (majoritairement masculins) du canon littéraire de l'époque. Il éclaire également des choix (éloignement des centres nationaux, orientation interdisciplinaire, pratique intense de la traduction) dont on peut se demander s'ils sont communs aux parcours d'autres femmes, voire un de leurs traits caractéristiques.

Notes

[1]

Voir Françoise Fressoz, Cédric Pietralunga, « Après le déconfinement, l'Élysée craint un vent de révolte : “Il ne faut pas perdre la jeunesse” », 20/06/2020, https://www.lemonde.fr/politique/article/2020/06/10/il-ne-faut-pas-perdre-la-jeunesse-l-elysee-craint-un-vent-de-revolte_6042430_823448.html, dernière consultation le 19/06/2021.

[2]

En février 2021, Frédérique Vidal, ministre de l'Enseignement supérieur et de la recherche, invitée sur Cnews, a annoncé une enquête sur « l'islamo-gauchisme » et sur les visées prétendument militantes des études post-coloniales, intersectionnelles et sur le genre. Le terme « d'islamo-gauchisme » avait auparavant été popularisé par le ministre de l'Intérieur, Gérard Darmanin, et le ministre de l'Éducation nationale, Jean-Michel Blanquer. Cf. Olivier Monod, « “Islamo-gauchisme” à l'université : la défense bancale de Frédérique Vidal », https://www.liberation.fr/societe/education/islamo-gauchisme-a-luniversite-la-defense-bancale-de-frederique-vidal-20210221_ITYHO34MFFFRXA5243G4EO7B6Q/, dernière consultation le 19/06/2021.

[3]

Anne-Françoise Hivert, « Le débat sur “le militantisme excessif” dans la recherche académique gagne le Danemark », [lemonde.fr](https://www.lemonde.fr/international/article/2021/06/08/la-liberte-academique-en-danger-selon-les-chercheurs-danois_6083281_3210.html), 08/06/2021, https://www.lemonde.fr/international/article/2021/06/08/la-liberte-academique-en-danger-selon-les-chercheurs-danois_6083281_3210.html, dernière consultation le 20/06/2021.

[4]

« Merz gegen geschlechtsneutrale Sprache », [faz.net](https://www.faz.net/aktuell/politik/inland/gendern-friedrich-merz-gegen-geschlechtsneutrale-sprache-17307811.html), 23/04/2021, <https://www.faz.net/aktuell/politik/inland/gendern-friedrich-merz-gegen-geschlechtsneutrale-sprache-17307811.html>, dernière consultation le 20/06/2021 ; Assemblée nationale,

« Proposition de loi portant interdiction de l’usage de l’écriture inclusive pour les personnes morales en charge d’une mission de service public », 23/02/2021, https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/textes/115b3922_proposition-loi, dernière consultation le 20/06/2021.

[5]

Blaise Gauquelin, « Dans la Hongrie de Viktor Orban, la fin académique des études de genre », *lemonde.fr*, 19/09/2018, https://www.lemonde.fr/europe/article/2018/09/19/en-hongrie-les-etudes-de-genre-dans-le-collimateur-de-viktor-orban_5357227_3214.html, dernière consultation le 20/06/2021.

[6]

Blaise Gauquelin, « “L’université Soros” s’apprête à quitter la Hongrie », *lemonde.fr*, 30/11/2018, https://www.lemonde.fr/international/article/2018/11/30/l-universite-soros-s-apprete-a-quitter-la-hongrie_5390604_3210.html, dernière consultation le 20/06/2021.

[7]

Annonce du colloque « Perilous knowledge: Gender & Sexuality at risk in Europe », Université Libre de Bruxelles, 04/06/2018, <https://www.vub.be/events/2018/perilous-knowledge-gender-sexuality-at-risk-in-europe-ulb-vub>, dernière consultation le 20/06/2021.

[8]

Rose-Marie Lagrave, *Se ressaisir, Enquête autobiographique d’une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, 2021.

[9]

Françoise Thébaud, *Écrire l’histoire des femmes et du genre*, 2^e édition, Lyon, ENS Éditions, 2007.

[10]

Christine Bard, Jean-Marie Durand, *Mon genre d’histoire*, Paris, PUF, 2021.

[11]

Christa Hämmerle, « Entretien avec Karin Hausen », in : *Genre & Histoire*, n° 22, 2018, <http://journals.openedition.org.ezscd.univ-lyon3.fr/genrehistoire/3905>, dernière consultation le 21/06/2021.

[12]

« Entretien de Patrick Farges avec Marie-Claire Hoock-Demarle, professeure émérite à l’Université Paris Diderot », in : *Genre & Histoire*, n° 24, 2019, <http://journals.openedition.org.ezscd.univ-lyon3.fr/genrehistoire/4771>, dernière consultation le 21/06/2021.

[13]

Julie Verlaine, Patrick Farges (dir.), dossier « Combats, débats, transmission : les 20 ans de Mnémosyne », in : *Genre & Histoire*, n° 26, 2020, <https://journals-openedition-org.ezscd.univ-lyon3.fr/genrehistoire/5539>, dernière consultation le 21/06/2021.

[14]

Irène Théry et Pascale Bonnemère (éd.), *Ce que le genre fait aux personnes*, Paris, Éditions de l’EHESS, 2008.

[15]

Stéphanie Henneville-Vauchez, Mathias Möschel, Diane Roman, *Ce que le genre fait au droit*, Paris, Dalloz, 2013.

[16]

Cf. Marie-Claire Hoock-Demarle et Anne-Marie Saint-Gille, « Genre et Études germaniques : toute une histoire (ein weites Feld) ! », dans le présent dossier. On peut également signaler la contribution de Stéphanie Chapuis-Després qui revient, à l’inverse, sur la façon dont les études de genre permettent de nourrir l’enseignement, notamment en LEA. Cf. S. Chapuis-Després, « Genre, corps, histoire moderne en études germaniques ».

[17]

Séminaire « Ce que le genre fait aux études germaniques », organisé par Hélène Camarade du 5 février au 8 avril 2020 à l'Université Bordeaux Montaigne avec les interventions de Jean-Marc Bobillon, Anne-Laure Briatte, Cécile Chamayou-Kuhn, Valérie Dubslaff, Patrick Farges, Sibylle Goepper et Nathalie Schnitzer. Le séminaire a été interrompu par la crise du covid 19.

[18]

Ont participé à cette journée Jean-Marc Bobillon, Susanne Böhmisch, Anne-Laure Briatte, Hélène Camarade, Cécile Chamayou-Kuhn, Stéphanie Chapuis-Després, Valérie Dubslaff, Patrick Farges, Sibylle Goepper, Marie-Claire Hooock-Demarle, Herta-Luise Ott, Guillaume Robin (excusé), Anne Salles et Nathalie Schnitzer.

[19]

Marie-Claire Hooock-Demarle et Anne-Marie Saint-Gille reviennent, elles aussi, dans leur contribution sur ces aspects.

[20]

MESR, « La situation des femmes universitaires dans l'enseignement supérieur en 2020 », Note de la DGRH, n° 4/2021, p. 1-2.

[21]

Pour l'année 2015-2016, la 12^e section, regroupant les Études germaniques, néerlandaises et scandinaves, comptait 58 hommes PU contre 42 femmes (100 en tout), mais on dénombrait 219 femmes MCF contre 109 hommes (328 en tout). MESR, « Répartition des enseignants-chercheurs par section du CNU, année universitaire 2015-2016 », septembre 2016, https://www.universite-paris-saclay.fr/sites/default/files/media/2020-01/parite-sections-cnu_2016.pdf, dernière consultation le 12/07/2021.

[22]

Entre 2008 et 2012, plus d'hommes que de femmes ont été recrutés sur des postes de PU. Elles représentaient 33 % des Professeur·es élu·es en 2015 et 22 % en 2017 ; en 2020 en revanche, seule une femme a été recrutée. Gérard Raulet, « 12^e section du CNU, Études germaniques, néerlandaises et scandinaves, Compte rendu de mandat pour l'exercice 2012 », 2012, http://ages-info.org/wp-content/uploads/2017/05/pdf/rapport_2012c.pdf, dernière consultation le 12/07/2021 ; AGES, « Postes de professeurs et de maîtres de conférences pourvus en 2017 (section 12 – allemand) », 2017, http://ages-info.org/wp-content/uploads/2017/09/Postes_2017.pdf, dernière consultation le 12/07/2021 ; AGES, « Suivi de la campagne de recrutement synchronisée 2020 des enseignants-chercheurs », 2020, <https://ages-info.org/fr/2020/07/10/suivi-de-la-campagne-de-recrutement-synchronisee-2020-des-enseignants-chercheurs/#content>, dernière consultation le 12/07/2021.

[23]

Leur taux était de 77 % en 2008, de 80 % en 2009 et de 71 % en 2012. Depuis 2015, la part des femmes qualifiées excède la plupart du temps les 60 % (avec un pic à 75 % en 2016). Cf. AGES, « Postes de professeurs et de maîtres de conférences pourvus en 2017 (section 12 – allemand) », *op. cit.* ; AGES, « Résultats de la campagne de recrutement MCF/PR 2018 : postes pourvus et comités de sélection », 2018, <https://ages-info.org/fr/2018/10/02/resultats-de-la-recrutement-mcf-pr-2018-postes-pourvus/#content>, dernière consultation le 12/07/2021 ; AGES, « Campagne de recrutement synchronisée 2019 », 2019, <https://ages-info.org/wp-content/uploads/2019/09/Postes-pourvus-2019.pdf>, dernière consultation le 12/07/2021 ; Françoise Lartillot, « 12^e section du CNU : Études germaniques et scandinaves, Compte rendu pour l'AGES de l'exercice 2020 », 2020, https://ages-info.org/wp-content/uploads/2020/11/CNU_Bilan-2020_FLartillotpourAGES.pdf, dernière consultation le 12/07/2021.

[24]

En 2018 et 2019 n'ont été recrutées que des femmes ; en 2017 et en 2020, en revanche, ont été élu·es respectivement trois hommes et trois femmes. Cf. AGES, « Postes de professeurs et de

maîtres de conférences pourvus en 2017 (section 12 – allemand) », *op. cit.* ; AGES, « Campagne de recrutement synchronisée 2019 », *op. cit.* ; AGES, « Suivi de la campagne de recrutement synchronisée 2020 des enseignants-chercheurs », 2020, <https://ages-info.org/fr/2020/07/10/suivi-de-la-campagne-de-recrutement-synchronisee-2020-des-enseignants-chercheurs/#content>, dernière consultation le 12/07/2021.

[25]

Voir la retranscription de la table ronde consacrée à cette figure de la germanistique française dans ce numéro.

[26]

Ces informations, sans doute non exhaustives, ont été collectées à partir de l'annuaire du DAAD, du site de l'AGES et grâce à des discussions menées avec des collègues germanistes. Nous prions les collègues que nous aurions éventuellement omis de mentionner de bien vouloir nous en excuser.

[27]

Thierry Gallèpe, « Hommage à Blanche-Noëlle Grunig », 2013, <https://ages-info.org/fr/2013/04/21/hommage-a-blanche-noelle-grunig-1939-2013>, dernière consultation 12/07/2021.

[28]

Carine Delplanque, « Hommage à Gertrud Greciano (1940-2020) », 2020, <https://ages-info.org/fr/2020/06/28/hommage-a-gertrud-greciano-1940-2020>, dernière consultation le 12/07/2021.

[29]

Marie-Claire Hooch-Demarle, « Rita Thalmann (1926-2013) : pionnière de l'histoire des femmes », in : *Clio. Femmes, genre, histoire*, 2014/9, p. 233-238.

[30]

Il s'agit d'Élisabeth Rothmund.

[31]

Françoise Lartillot dirige la 12^e section du CNU depuis 2019.

[32]

Marie-Claire Hooch-Demarle, Françoise Lartillot, Hélène Miard-Delacroix, Marielle Silhouette et Dominique Herbet. Cette suite féminine a été interrompue, entre 2003 et 2006, par le mandat de Fabrice Malkani. Depuis l'été 2021, Laurent Gautier en assure la direction. Cf. AGES, Annuaire de l'AGES 2021, Lille, Université de Lille, p. 6 et 7.

[33]

Voir les articles de Marie-Claire Hooch-Demarle/Anne-Marie Saint-Gille et de Patrick Farges dans ce dossier.

[34]

Quoique plus tardif, voir l'ouvrage de François Cusset, *French Theory*, Paris, La Découverte, 2003. F. Cusset est américaniste.

[35]

Font référence pour cette décennie, par exemple, les figures de Françoise Barret Ducrocq (U. Paris-Diderot), de Martine Spensky (U. Paris 8). Pour les décennies suivantes, on peut citer Georges-Claude Guilbert (U. du Havre), Marie-Christine Lemardeley (U. Sorbonne nouvelle), Frédéric Regard (U. Paris Sorbonne), Mathieu Duplay (Université de Paris).

[36]

Sandeep Bakshi, Myriam Boussahba-Bravard, Emmanuelle Delanoë-Brun (éd.), *Qu'est-ce que l'intersectionnalité ? Domination plurielle, sexe, classe et race*, Paris, Payot, sortie prévue en septembre 2021 (coll. Petite Bibliothèque Payot).

[37]

Bibia Pavard, Florence Rochefort, Michelle Zancarini-Fournel, *Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2020, p. 378-380 ; Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, *op. cit.*, p. 101.

[38]

Pavard *et al.*, *Ne nous libérez pas, on s'en charge*, *op. cit.*, p. 378.

[39]

Un exemple : en 1976 est fondé le CLEF (Centre Lyonnais d'Études Féministes) par Annick Houël (socio-psychologie), Huguette Bouchardeau (philosophie), Patricia Mercader (psychologie) et Brigitte Lhomond (sociologie), toutes en poste à Lyon 2. Le CLEF deviendra, en 2002, le Centre Louise Labé, créé avec des subventions du Fonds Social Européen.

[40]

Les P.U.L. de Lyon, nées en 1976, lancent rapidement les collections « Sexualité », « Des deux sexes et autres » et « Les Cahiers Masculin-Féminin ». Un peu plus tard sont créées aux PUSE de Saint-Étienne les collections « La cité des dames » et « L'école des femmes ».

[41]

Fondée en 1981 par Simone de Beauvoir, Christine Delphy, Claude Hennequin et Emmanuèle de Lesseps, *NQF* fait suite à la revue *Questions féministes* créée en 1977.

[42]

Les *Cahiers du CEDREF* (Centre d'enseignement, de documentation et de recherche pour les études féministes) sont, depuis leur création en 1989, une revue pluridisciplinaire féministe rattachée au CEDREF de l'Université Paris Diderot.

[43]

Pavard *et al.*, *Ne nous libérez pas, on s'en charge*, *op. cit.*, p. 381.

[44]

Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, *op. cit.*, p. 122-124.

[45]

<http://www.ens-lyon.fr/actualite/recherche/retour-sur-le-premier-congres-etudes-de-genre-en-france>, dernière consultation le 03/07/2021.

[46]

Patrick Farges parle de « réceptions décalées » en raison de transferts de théories et d'idées qui suivent leurs dynamiques propres.

[47]

Ibid. Les actes de ce congrès sont parus sous le titre : Angelika Schober, Florent Gabaude, Aline Le Berre (éd.), *Le pouvoir au féminin. Identités, représentations et stéréotypes dans l'espace germanique*, Limoges, Presses universitaires de Limoges et du Limousin, 2013.

[48]

Cf. Jean-Yves Le Talec, « Des *Men's Studies* aux *Masculinity Studies* : du patriarcat à la pluralité des masculinités », in *SociologieS* [En ligne], Dossiers, mis en ligne le 07/03/2016, URL : <http://journals.openedition.org.ezscd.univ-lyon3.fr/sociologies/5234>, dernière consultation le 02/07/2021.

[49]

Pour les actes, voir : Maxime Cervulle, Patrick Farges, Anne Isabelle François (dir.), *Marges du masculin : Exotisation, Déplacements, Recentrements*, Paris, L'Harmattan, 2015 ; Bernard Banoun, Anne Tomiche, Mónica Zapata (dir.), *Fictions du masculin dans les littératures occidentales*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

[50]

On pense à la journée d'étude « Réjouissances révolutionnaires. Fête et militantisme LGBTQ+ dans le monde XX^e-XXI^e siècles » organisée au Havre le 1^{er} mars 2019.

[51]

Sibylle Goepper, Nadine Willmann (dir.), « Femmes au pouvoir dans l'espace germanophone : quelles actualisations pour un pouvoir au féminin ? (XVIII^e-XXI^e s.) » (dossier), in *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, tome 53, n° 1, juin 2021.

[\[52\]](#)

Susanne Böhmisch, Marie-Thérèse Mourey (dir.), « Femmes artistes, femmes créatrices. Être artiste au féminin » (dossier), in *Cahiers d'études germaniques*, n° 81, octobre 2021.

[\[53\]](#)

Agathe Bernier-Monod et Annette Lensing (dir.), « Femmes dans les parlements : perceptions et appropriations de modes d'action politique (XX^e-XXI^e s.) » (dossier), in *Genre & Histoire*, n° 29, juillet 2022.

[\[54\]](#)

Dossier « Genre et communautés corporelles en France et en Allemagne », en préparation sous la direction de Bernard Andrieu et Guillaume Robin pour la revue *Corps*, CNRS Éditions. La parution est prévue en 2022.

[\[55\]](#)

Stéphanie Chapuis-Després, Florence Serrano (éd.), *Femmes face à l'État (Allemagne, Espagne, France, XIX^e-XX^e siècles)*, Éditions de l'université Savoie-Mont Blanc, à paraître en 2021.

[\[56\]](#)

Fanny Bugnon, Camille Cleret, Valérie Dubsloff, Tauana Gomes Silva, Solenn Mabo (dir.), *Femmes contre le changement ? Engagements féminins entre conservatisme, réaction et extrémisme en Europe (XVIII^e-XXI^e siècles)*, Rennes, PUR, à paraître en 2022.

[\[57\]](#)

La publication *Femmes de RDA de 1949 à nos jours* est en préparation sous la direction d'Hélène Camarade et de Sibylle Goepper.

[\[58\]](#)

Anne-Laure Briatte, *Bevormundete Staatsbürgerinnen. Die « radikale » Frauenbewegung im Deutschen Kaiserreich*, Frankfurt/New York, Campus, 2020.

[\[59\]](#)

Valérie Dubsloff, « *Deutschland ist auch Frauensache* » : *NPD-Frauen im Kampf für Volk und Familie 1964-2020*, Berlin, De Gruyter Oldenbourg, à paraître en 2021.

[\[60\]](#)

Patrick Farges, Elissa Mailänder (dir.), *Marcher au pas et trébucher. Les hommes allemands à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale et du nazisme*, à paraître aux Presses universitaires du Septentrion en 2021.

[\[61\]](#)

Patrick Farges, *Le Muscle et l'Esprit*, Bruxelles, PIE Peter Lang, 2020.

[\[62\]](#)

Susanne Böhmisch, *Le Tanztheater de Pina Bausch. Histoires de corps, histoires de genres*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2021.

[\[63\]](#)

En décembre 2020, Klaus Wieland a soutenu une habilitation à diriger des recherches dont l'inédit était intitulé : « *Moderne Mannsbilder. Zur Semantik von "Männlichkeit" in der deutschsprachigen Erzählliteratur der Frühen Moderne (1890-1930)* ». Un ouvrage est en cours de préparation.

[\[64\]](#)

Agathe Mareuge, « Auto-historicisation, disparitions, réappropriations : les femmes et le (contre-) canon dada », in *id.*, Sandro Zanetti (dir.), *Die Wiederkehr von Dada/Le Retour de Dada/The Return of Dada*, vol. 4 : *Historiographies Dada*, Dijon, Les presses du réel, 2021, p. 137-164.

[65]

Le projet ERC « The first homosexual emancipation movement from inside and its heritage (1897-1945) » a été soumis par Régis Schlagdenhauffen (EHESS), avec la participation de Patrick Farges et de sa doctorante Sophie Lespiaux, autrice d'une socio-histoire des expositions au *Schwules Museum*.

[66]

Cf. <https://lessalopettes.wordpress.com>.

[67]

Cf. <https://philomel.hypotheses.org>.

[68]

Cf. <https://genrebig.hypotheses.org>.

[69]

Le groupe et l'axe « genre » sont animés par la germaniste Ingeborg Rabenstein-Michel.

[70]

Cf. https://sirice.eu/recherche_et_enseignement/seminaires_de_recherche/genre-et-europe.

[71]

Ce séminaire mensuel est organisé par Susanne Böhmisch au sein du laboratoire ÉCHANGES (Équipe sur les humanités anciennes et nouvelles germaniques et slaves). Deux séminaires accueilleront en 2021-2022 des germanistes sur les thèmes « Genre, langue et discours » et « Genre, marges, canons ».

[72]

Le séminaire, qui débute à l'automne 2021, associera Patrick Farges (U. de Paris), Ivan Jablonka (U. Sorbonne Paris Nord) et Pauline Peretz (U. Paris 8).

Mis en ligne sur Cairn.info le 16/09/2021

<https://doi-org.ezscd.univ-lyon3.fr/10.3917/all.237.0003>